

d'effrayé même. Il semblait que des larmes allaient jaillir de ses yeux et on s'étonnait de ne pas l'entendre sangloter.

Après avoir refermé la porte, la marquise s'était arrêtée à l'entrée de la chambre et de nouveau ses yeux voilés de larmes s'étaient fixés sur le malade.

— Il dort, prononça-t-elle tout bas.

Elle resta encore un instant immobile, hésitante, le corps légèrement penché en avant, dans une contemplation douloureuse.

Enfin elle se décida à avancer. Et lentement, à petits pas, posant avec précaution ses pieds légers sur le tapis, elle s'approcha du marquis.

Elle n'eut pas le temps de se redresser. Le marquis ouvrit les yeux, l'entoura de ses bras, l'attira à lui et la serra contre son cœur. Leurs lèvres s'unirent dans un long baiser.

— Mathilde, ma belle chérie, comme je t'aime ! murmura le marquis.

— Edouard, comment te trouve-tu aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Mieux, répondit-il en essayant de sourire. Quand tu es près de moi et que tu me regardes comme en ce moment, je ne sais quelle lumière me pénètre et je sens que ton doux regard verse la vie en moi.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, tu vivras ? s'écria-t-elle avec une sorte d'exaltation. Si je te perdais, vois-tu, si la mort devait t'enlever à ma tendresse, à mon amour, je te suivrais dans la tombe !

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du malade, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

I

UN MARIAGE DE PARIS

Le marquis Edouard de Coulange était encore en bas âge lorsqu'il perdit son père.

Il fut élevé par sa mère, une femme d'un grand cœur, dévouée jusqu'à l'abnégation. Elle n'hésita point à faire en faveur de son fils le sacrifice de sa jeunesse et de toutes les satisfactions, de toutes les joies auxquelles elle pouvait prétendre encore en dehors de ses devoirs de mère.

Son fils était tout pour elle, elle voulut ne vivre que pour lui. Elle l'entoura d'une sollicitude éclairée et prévoyante et lui prodigua les trésors inépuisables de sa tendresse maternelle. Elle eut ce supreme bonheur pour une mère de voir son fils grandir en mettant à profit ses exemples, ses leçons et les conseils de son expérience.

Lorsque sa mère mourut, Edouard de Coulange avait vingt-cinq ans.

Un peu trop tôt peut-être, le jeune marquis se trouva le maître absolu d'une fortune qu'on évaluait alors à plus de quinze millions.

Favorisé sous tous les rapports, le jeune homme ne pouvait manquer d'être très recherché. Il avait déjà des amis, il en vit bientôt augmenter le nombre. S'il l'eût voulu, plus heureux que le bon Socrate, l'hôtel de Coulange aurait pu être rempli de jolis messieurs de tout âge, plus ou moins parasites et coureurs d'aventures, qui étaient ou se disaient ses amis.

Trop jeune encore et tout étourdi du premier usage qu'il faisait de sa liberté, il ne pouvait encore distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai. Son excellente mère n'était plus là pour l'éclairer ; le guide intelligent et sûr de sa jeunesse lui faisait défaut.

Ne sachant rien ou presque rien de la vie, ayant l'imagination ardente, facile à surexciter, il était facilement attiré vers l'inconnu.

Il résista faiblement à ses intimes, qui faisaient passer sous ses yeux les éblouissements du plaisir. Conseillé et entraîné par eux, il se jeta à corps perdu dans le tourbillon de la vie parisienne, il était pris de vertige. Du jour au lendemain il devint un viveur. On ne tarda pas à parler dans tout Paris de ses merveilleux atelages, de ses bonnes fortunes, de son luxe, des fêtes splendides qu'il donnait.

— C'est un fou qui se ruine, disaient les gens sages.

Il usa de l'existence comme si, n'ayant que quelques années à vivre, il était eu hâte de connaître et de savourer toutes les joissances. Après avoir approché ses lèvres de la coupe des plaisirs, il voulait la vider jusqu'à la dernière goutte. Il se livra à toutes les extravagances, il fit toutes les folies. Il fut le roi des écervelés.

Il eut une écurie, il fit courir ; il fut un rival des Fould, des de Lagrange, des Delamare, et pour un temps une des célébrités du Jockey-Club.

Cela dura quatre années.

Un matin le marquis de Coulange se réveilla épaisé, brisé, las de tout et de lui-même.

Après une heure qu'il employa à réfléchir sérieusement, il se trouva subitement dégrisé. Fatigué des plaisirs faciles et des fausses jouissances qu'il avait si avidement cherchés, il en était arrivé à la satiété, au dégoût.

Il y a des hommes qui se perdent par les excès ; le marquis de Coulange fut sauvé par trop d'excès.

Il s'enferma dans sa chambre et défendit sa porte.

Là, dans le silence, seul avec lui-même, il fit son examen de conscience. Il se rappela son enfance heureuse, sa jeunesse studieuse ; puis il vit se dresser en face de lui le sombre tableau de tout ce qu'il avait fait depuis quatre ans. Alors le rouge de la honte lui monta au front. Maintenant il avait horreur de ces quatre années et il aurait voulu les rayer de sa vie.

— Malheureux, qu'ai-je fait ? murmura-t-il. Et si je ne m'arrêtai pas, dans quel gouffre irais-je tomber ?

J'ai jeté dans la fange deux millions de la fortune de mes ancêtres, continua-t-il ; mais, Dieu merci, je suis toujours digne du nom qu'ils m'ont transmis, l'honneur des Coulange reste intact.

Il était devant un portrait de sa mère accroché au mur. Il le regarda avec un pieux respect, et bientôt de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Tout à coup il s'agenouilla, et, tendant les bras vers la toile :

— Pardonne-moi, ma mère, dit-il, d'une voix entrecoupée ; j'étais fou, pardonne-moi !... Devant toi je redeviens meilleur et sous ton regard de sainte je me sens purifié !...

Dans la journée, le marquis envoya chercher son notaire. Ils eurent ensemble une conférence qui ne dura pas moins de deux heures. Le soir, le jeune homme donna l'ordre de préparer ses malles. Le lendemain matin, sans avoir prévenu aucun de ses amis, ni personne, il quitta Paris accompagné seulement de son valet de chambre Firmin, un ancien serviteur de son père, qui l'avait vu venir au monde, et dont il connaissait depuis longtemps la fidélité et le dévouement.

Le marquis de Coulange et son domestique se promenèrent pendant un an à travers l'Europe, puis ils s'embarquèrent pour les Grandes Indes. Quand le marquis eut visité la Cochinchine, la Perse méridionale, l'Hindoustan, le Mongol, les côtes du Malabar et du Coromandel, l'île de Ceylan, et respiré suffisamment l'air pur et régénérateur du Bengale, il eut le désir de voir le nouveau monde.

Trois mois après, il posait le pied sur le sol de l'Amérique. Il parcourut les principaux Etats du continent découvert par Christophe Colomb, étudiant avec intérêt les mœurs de ces populations si mélangées aujourd'hui, et ne s'arrêtant dans les villes que le temps nécessaire pour voir les choses dignes de fixer l'attention d'un voyageur.

Un matin, il dit à son domestique :

— Firmin, si je ne me trompe pas, il y a trois ans et six mois que nous avons quitté Paris.

— Oui, monsieur le marquis, à quelques jours près.

— Eh bien, Firmin, je crois que, maintenant, je puis sans danger revoir la France et rentrer à Paris, où on ne doit plus se souvenir de mes anciennes folies.

— Monsieur le marquis a donc l'intention ?...

— Firmin, nous partirons demain ; va retenir nos places sur le paquebot.

Ils se trouvaient alors à New-York, où ils étaient venus depuis trois jours.

Au nombre des passagers qui s'étaient embarqués sur le paquebot et qui devaient faire la traversée entière de New-York au Havre se trouvait un jeune français qui se présenta lui-même au marquis de Coulange en lui disant qu'il se nommait Sosthène de Perny.

— Je suis venu à New-York, ajouta-t-il, afin d'y régler une affaire d'intérêt, et je suis peu satisfait du résultat de mon voyage.

Comme vous, monsieur le marquis, je suis Parisien ; je n'avais pas eu encore l'honneur de vous rencontrer, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous il y a quelques années.

Ces paroles rappelaient à M. de Coulange son passé qu'il voulait oublier ; mais il eût été de mauvais goût de s'en formaliser.

Sur le pont d'un navire lancé à toute vapeur au milieu de la mer immense, les rapprochements deviennent faciles ; on arrive vite à une sorte de familiarité, à l'intimité.

Sosthène de Perny avait la parole facile et ne manquait pas d'esprit. Très adroit, très insinuant, possédant l'art de la dissimulation, sachant couvrir son visage du masque des hypocrites et feindre des sentiments qui n'étaient pas en lui, il réussit à intéresser le marquis et à capter sa confiance. Il lui parla de sa sœur, beaucoup plus jeune que lui, qu'il aimait tendrement, et de sa mère, qu'il adorait, avec une admiration et une vénération profonde.

De tels sentiments étaient trop en harmonie avec ceux du marquis pour qu'ils ne trouvassent pas un écho dans son cœur. Il se sentit profondément ému. Dès lors M. de Perny avait atteint son but.

En arrivant au Havre, il était l'ami du marquis de Coulange. Mais ce n'était pas cela seulement qu'il voulait. Une idée lui était venue et il songeait déjà au moyens de réussir dans ses projets audacieux.

Pendant un mois, il ne laissa pas passer un seul jour sans venir à